



— Mais je ne suis pas un contrebandier, moi !

premier mouvement. Il s'était rappelé que le capitaine avait entraîné Brock au fond du parc et avait pensé de quel sang son couteau devait être rouge. D'ailleurs, tout répugnait à l'accusation portée contre le capitaine : son caractère, son amitié pour Isaure, l'attitude qu'il avait gardée au milieu de ses accusateurs.

Ces réflexions ne suffisaient pas à lui inspirer le désir de remettre en liberté son prisonnier. En définitive, si bon garçon qu'il fût, il n'oubliait point qu'il était le fils du fermier général de la gabelle ; mais il détournait ses soupçons et les reportait sur le seul individu qui depuis longtemps lui était suspect à Montluizant et dont Brock avait dénoncé les desseins criminels.

Mandrin avait eu tort de faire disparaître si vite son ex-compagnon, on pouvait induire qu'il l'avait craint.

Mais ses réflexions le ramenaient toujours à Rufin, que désignaient non seulement les déclarations de Brock mais certaines particularités probantes.

Ainsi, c'était Tiennette qui, seule témoin du crime, était accourue au château en accusant Mandrin. Son mari, survenant un instant après, n'avait pas comme d'habitude son couteau de chasse à la ceinture.

Il faudrait savoir ce qu'était devenue cette arme, dont le garde ne se séparait jamais. Ne la portait-il point au moment où il l'interrogea ? Il croyait se le rappeler. Et quel emploi avait-il fait de son temps ? D'où venait-il lorsqu'il apparut sur le théâtre du meurtre ?

Il se réserva d'avoir l'œil sur le cousin de Mirouël et l'observa pendant toute la soirée. Son premier soin fut de l'empêcher de communiquer avec sa femme, afin qu'ils ne pussent se concerter.

Etiennette priant dans la chambre d'Isaure, il en écarta Rufin et lui confia un poste éloigné du château, en lui défendant de le quitter sous quelque prétexte que ce fût.

Tandis qu'à Montluizant, tout en faisant bonne garde, on attendait avec anxiété les gendarmes libérateurs, que se passait-il au dehors ?

Dans la campagne, à la blanche clarté qui tombe des étoiles, la jument noire partie à fond de train s'était enfin arrêtée après avoir fourni une course de plus d'une heure.

L'intelligente bête, frémissante, inquiète, humait l'air à pleins

naseaux, à droite, à gauche; puis baissant la tête vers le sol comme un chien en quête, elle avait cherché son maître.

Un moment elle était retournée sur ses pas, puis elle avait repris de nouveau la direction des montagnes.

Ses oreilles droites et sans cesse agitées écoutaient. De temps en temps elle poussait un hennissement plaintif.

Plus d'un paysan attardé en apercevant cette superbe cavale noire à la longue crinière, sans maître, errant à l'aventure, était pris d'un frisson superstitieux et s'éloignait d'elle en se signant.

Il se souvenait que le diable prend souvent la forme d'un cheval noir.

La jument, enfin, après avoir erré quelque temps sans direction déterminée, prit son parti tout à coup et malgré l'obscurité, les buttes, les ravines, cent obstacles, partit au galop.

Elle garda cette allure pendant un grand quart d'heure et s'arrêta de nouveau en soufflant bruyamment et en frappant du pied.

Deux hommes étaient devant elle, immobiles.

Elle et ces hommes s'étaient reconnus.

— Isis! s'était écrié l'un d'eux.

Isis était le nom du noble animal.

— Seule! avait ajouté le second. Un malheur est arrivé au capitaine!

Ils s'approchèrent de la jument qu'ils flattèrent de la main.

— Lieutenant, dit le contrebandier qui accompagnait Perrinet dans sa promenade nocturne, les pistolets sont encore dans les fontes, ils sont chargés. Le capitaine ne s'est pas battu.

— On peut l'avoir assassiné, répondit Perrinet.

— La jument a très chaud, elle s'est peut-être emportée.

— Ce serait la première fois de sa vie et dans ce cas elle ne nous aurait point cherchés. Il est arrivé quelque malheur.

— Nos éclaireurs ont entendu ce soir le trot lourd d'une compagnie de gendarmes, à peu de distance d'ici.

— Rentrons au camp avec Isis et l'on décidera ce qu'il y a à faire.

Quelques instants plus tard, une battue générale fut organisée dans la campagne dont on fouilla les buissons et les ravins depuis le camp jusqu'au domaine de Julien Mirouël.

Les sentinelles placées près de la citerne voyant errer des ombres

dans la plaine et des torches s'allumer çà et là, prirent le parti de battre en retraite et rentrèrent au château dont ils augmentèrent les alarmes.

Plusieurs bandits s'avancèrent jusqu'à l'orme, mais ils étaient aussi loin de penser que Mandrin se trouvait sous leurs pieds que ce dernier était éloigné de croire ses hommes près de lui.

En ce moment il ne comptait que sur lui-même pour échapper de sa prison et travaillait à son évasion avec une infatigable ardeur.

Les hommes de sa trempe ne désespèrent jamais.

A peine remis de l'étourdissement causé par sa chute, Mandrin s'était occupé des murs de sa prison. Il n'ignorait aucun des mystères dont s'entouraient jadis les châteaux et se souvenait que du donjon à la campagne les seigneurs se ménageaient toujours des communications.

Il se hâta de se débarrasser de ses liens, ce qui ne lui demanda pas une heure. Au fond de la citerne, un vieux seau de bois lui offrait, parmi les débris de ses douves pourries, des cercles, une anse et un crochet de fer. Armé du crochet, il sonda la muraille et découvrit une excavation dont la porte était murée.

Il ne s'agissait plus que d'ébranler et de détacher quelques moellons.

A l'aide de ses morceaux de ferraille, il y parvint et se trouva sur le seuil d'un grand couloir souterrain.

Tout d'abord il ne s'engagea qu'avec prudence. Une humidité froide et âcre l'avait saisi à la gorge et ses tempes serrées, sa poitrine douloureuse, l'avertissaient du danger de pénétrer de suite dans cette voie souterraine. Mais bientôt il sentit un courant s'établir.

Tout grelottant, et dans les ténèbres les plus complètes, il se hasarda à sortir de la citerne. Après une marche assez pénible, ses mains qu'il tendait devant lui rencontrèrent un obstacle dont il se rendit compte à tâtons. C'étaient de grosses pierres roulées à l'issue du souterrain. Avec une joie que nous laissons à imaginer, il sentit entre ces pierres les feuillages d'un buisson sans lequel il eût déjà aperçu la campagne.

Un dernier effort lui rendit la liberté.

Alors il jeta au silence de la nuit son cri d'appel et de ralliement.

— Oh!... eh!... oh!... Et aussitôt, comme par un écho fidèle, ce cri fut répété des bosquets voisins et de proche en proche jusqu'à la montagne.

Quelques minutes plus tard il serrait la main de son lieutenant Perrinet.

— Tu venais au château? lui dit-il.

— J'allais y demander des nouvelles de notre capitaine. J'étais inquiet.

-- Comment cela?

— Isis est arrivée au camp comme pour nous annoncer un malheur.

— Pauvre bête!

— Ne vous avait-elle pas désarçonné?

— Tu dois savoir que c'est impossible.

— Mais alors que vous est-il arrivé? D'où venez-vous?

— Je sors d'un puits.

Et tout en reprenant le chemin du camp, il acheva l'explication de son aventure.

— J'espère, ajouta-t-il, que ce sera la dernière.

Ce propos avait lieu de surprendre un lieutenant qui portait haut l'honneur de son capitaine et de son association.

— Parlez-vous sérieusement? lui demanda-t-il.

— Sans doute.

— Vous laisseriez impunis la trahison et l'attentat commis contre vous?... En admettant, capitaine, que vous puissiez y rester indifférent, avez-vous songé à l'effet que cette impunité et cette indifférence produiraient sur notre troupe? Savez-vous combien nous prenons à cœur tout ce qui vous touche?

Mandrin parut affecté par ces paroles, et, se tournant avec une brusque vivacité vers Perrinet, il lui saisit les mains et les lui serra en lui disant:

— Nous sommes deux amis; si j'avais pu l'oublier, tu me l'aurais rappelé en ce moment. Je sais aussi qu'il y a dans notre bande de braves gens qui ont à cœur l'honneur de notre association, mais, cher ami, au-dessus de Montluizant, il est comme une égide invisible qui s'oppose à toute entreprise de notre part.

« L'ense donc qu'à l'heure où tu me parles, il y a dans ce château

un père qui pleure près du cadavre de son enfant lâchement assassinée ?

« Souviens-toi que cette déplorable victime est cette jeune fille qui la première fit battre mon cœur d'un pur amour. Souviens-toi d'Isaure de Chavailles...

« Et tu me demandes de porter le fer et le feu dans cette maison qu'elle m'a rendue sacrée ?

— Capitaine, votre honneur est resté là, au pilori. On y répète le nom de Mandrin pour le maudire et le vouer à l'exécration. Vous vous êtes dérobé à la fureur de vos ennemis, mais votre honneur est resté leur prisonnier. Il y a parmi nous un Mandrin loyal et généreux, et chez eux l'image d'un Mandrin lâche, assassin. Laissons-nous cette image derrière nous ?

— Et comment la détruire, répliqua le capitaine, sans faire à l'innocente victime de sanglantes funérailles ?

— Il y a deux coupables. dit Perrinet, qu'on nous les livre !

— Lesquels ?

— Vous le demandez ?

— Oui, parle.

— L'assassin.

— Je ne le connais pas.

— Et le fils du fermier général ?

— Celui-là, je le connais trop.

— Il nous le faut, ici, dans une cage. Je veux le voir à quatre pattes mendier des restes de viande et de pain autour de notre table, et au dîner recevoir, au choix, la bastonnade ou le fouet.

— Tu le veux... fit Mandrin ; l'homme propose...

— Rien de plus facile, il suffit de sommer le château de livrer les coupables.

— Et tu crois que le châtelain livrera son ami de la Tourette ?

— S'il refuse, tant pis ! fit Perrinet d'un air sombre.

— Alors, reprit Mandrin, nous emploierons la force ?

— Sans doute, capitaine.

— Et nous mettrons la maison d'Isaure à feu et à sang ?

— On nous y aura forcés. Que ce malheur retombe sur la tête de ceux qui l'auront voulu ; mais avant tout, il importe de délivrer l'honneur du capitaine Mandrin, resté là comme les pattes d'un loup dans les dents de fer d'un piège. Que l'on épargne Mirouël,

que l'on respecte les restes de sa fille, mais que tout le reste soit passé par les armes.

« Capitaine, je ne puis dire que tel est à cette heure le désir de nos hommes, mais je vous certifie qu'en apprenant l'outrage que vous avez subi, il n'est pas un des nôtres qui ne regrettera l'impunité de vos ennemis.

— Perrinet, répondit Mandrin, je sens la justesse de tes observations, mais mon cœur parle plus haut. Tu me mets à une singulière épreuve. J'ai soif de vengeance. Le chevalier de la Tourette m'avait préparé un guet-à-pens à l'*Auberge des barreaux de fer*. — Sans un événement imprévu, je me laissais attirer par la femme Magès. — Il tomba dans ses propres filets. Je lui fis grâce, et j'eus la généreuse confiance de l'accompagner ici. J'entrai à Montluizant, désarmé, sur sa parole de gentilhomme... Et comment cette parole a-t-elle été tenue!... Oui, je me vengerai de ce traître et d'une façon si terrible que dans cent ans les paysans le raconteront à la veillée; mais lui et moi nous devons nous rencontrer ailleurs qu'ici.

— C'est ici, capitaine, qu'il faut une vengeance; ailleurs c'est trop loin et trop tard pour être compris de vos amis et de vos ennemis. Et l'assassin d'Isaure, l'oubliez-vous?

— Je ne le connais pas.

— Il n'a point quitté le château.

— C'est probable.

— En ce cas, nous l'atteindrons dans le nombre. Tuons tout et, comme disait Montluc, Dieu reconnaîtra les siens. Voyez, capitaine, les étoiles pâlisent, dans une heure il fera jour, les forces militaires de Valence viendront prendre garnison à Montluizant...

« Un mot de vous, et nous les préviendrons. Votre honneur sera vengé, le crime sera puni. La renommée de votre nom l'exige!

Tandis qu'ils parlaient, des groupes inquiets s'étaient formés autour d'eux et les observaient; en même temps, Fleuret et Claude quittaient leur compagnie poussés par la curiosité. Mandrin se tourna soudain vers eux:

— A cheval, mes amis! cria-t-il. Que l'on m'amène ma jument. Si vous êtes fatigués, votre course ne sera pas longue et dans ce magnifique domaine, vous trouverez à vous délasser. Soyez prêts avant le jour, mes lieutenants vont vous transmettre mes ordres.

Le désir d'entrer à Montluizant était général.

— Bravo ! vive le capitaine ! crièrent les assistants.

— Pas de bruit ! recommanda Mandrin.

Et il se concerta aussitôt avec ses deux lieutenants et son frère, sur la conduite à tenir. — L'opinion de Perrinet prévalut.

La nouvelle courut parmi les contrebandiers, en ce moment dispersés dans les champs, comme le feu dans un taillis. En quelques minutes toute la bande fut prête à une expédition dont l'issue n'était pas douteuse. Les premières rougeurs de l'aurore teintaient l'horizon quand un cavalier tira la chaînette du campanile placé à l'entrée du château.

Un homme armé d'un long fusil apparut aussitôt au-dessus de la porte et demanda :

— Que désirez-vous ?

Le cavalier répondit d'un ton arrogant :

— Au nom du capitaine Mandrin, je vous somme d'ouvrir sur-le-champ et sans résistance les portes de ce château.

L'homme ainsi interpellé se retira sans mot dire, et une minute après reparut avec cette réponse dont l'ironie lui semblait sanglante :

— Nous ouvrirons les portes au capitaine Mandrin quand il se présentera lui-même.

C'était Gaston qui lui avait dicté cette réponse, qu'il croyait bien sans réplique.

Le cavalier tourna bride.

— Va trouver ton capitaine ! dit le chevalier en riant, et tout à l'heure, si tu reviens, nous t'apprendrons ce que nous pouvons faire de sa précieuse personne.

« Vous savez, ajouta-t-il, que la citerne qui sert de prison à Mandrin n'a été construite que pour donner de l'air à un souterrain qui, de l'intérieur du château, conduit au loin dans la campagne. Nous allons par cette voie secrète aller quérir notre prisonnier ; en cas d'attaque de la part de la bande, il nous servira d'otage.

Aussitôt dit il descendit du mur d'enceinte et, suivi de quelques hommes qui en chemin s'armèrent de pics et de haches, il courut au souterrain.

Quelques minutes s'écoulèrent, et il était occupé déjà à rouvrir la communication du château avec la citerne, quand, à la porte, un

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.